

Le biologiste Torben Schiffer est convaincu que l'exploitation de miel est fatale au précieux insecte

L'apiculture, ennemie des abeilles?

« AUDE-MAY LEPASTEUR

Biodiversité » Il a découvert l'apiculture lorsqu'il était étudiant en biologie à l'Université de Hambourg. Ses colonies d'abeilles vivaient dans des ruches en polystyrène, il prélevait régulièrement le miel et luttait contre les parasites avec de l'acide formique, comme tant d'autres. Mais plus il apprenait, moins il était satisfait. Aujourd'hui, Torben Schiffer dénonce les méfaits des méthodes d'apiculture «conventionnelles» qu'il accuse de menacer les abeilles dans leur survie. Chercheur reconnu, il se passionne pour les colonies d'abeilles sauvages et pour le scorpion des livres, un parasite allié des abeilles. Il tiendra ce samedi une conférence à l'Institut de Grangeneuve à l'invitation de l'association Freethebees, devant une salle qui s'annonce d'ores et déjà comble. Interview.



«La plupart des apiculteurs agissent par passion des insectes»

Torben Schiffer

Vous reprochez aux apiculteurs «conventionnels» de se croire plus malins que 45 millions d'années d'évolution. Pourquoi?

Torben Schiffer: Je ne dirais pas ça exactement ainsi. Historiquement, les apiculteurs ont puisé dans la nature afin d'obtenir des colonies pour la production de miel. Cela n'avait pas d'influence sur le réservoir génétique des abeilles, puisque la majorité continuait à vivre dans la nature et à évoluer en fonction de conditions naturelles. Mais ces derniers 150 ans, la situation a changé. Le réservoir génétique des abeilles est désormais principalement dans les mains humaines. D'abord parce que les abeilles mellifères sauvages ont presque disparu en raison de la destruction de leur habitat, ensuite parce que la production de miel s'est largement développée. Or, ce que veut l'apiculteur, c'est une abeille qui produise beaucoup de miel et qui ne pique pas, entre autres. Les qualités essentielles à la survie d'une population sans intervention humaine ne sont plus privilégiées et l'adaptation par sélection naturelle aux défis contemporains est empêchée.

Vous considérez également que les ruches ne sont pas adaptées...

Dans la nature, les colonies s'établissent dans des cavités dans les arbres. Ces derniers sont d'un volume bien inférieur aux ruches de l'apiculture «conventionnelle». Ils sont également mieux isolés. Pour maintenir la chaleur nécessaire à la survie du couvain et de toute la colonie durant l'hiver, les abeilles de nos ruches doivent récolter 4,5 fois plus de nectar.

D'autre part, ces colonies gigantesques attirent davantage de parasites. Or, les abeilles dont on prélève régulièrement le miel sont contraintes d'en produire toujours davantage, pour s'assurer que la colonie aura suffisamment de nourriture. Le résultat cumu-



Exploitées pour leur miel, les abeilles seraient forcées de récolter du nectar plutôt que de lutter contre le varroa. Alain Wicht

lé de ces éléments est que les abeilles vivent dans un état d'urgence constant. Elles consacrent leur temps à la récolte de nectar et à la production de miel et n'ont pas l'occasion d'effectuer d'autres tâches, pourtant essentielles, comme le fait de nettoyer la ruche pour éviter les moisissures ou de s'épouiller et, ainsi, de détruire le varroa.

Ces «bonnes» pratiques ont été observées dans la nature, avec des colonies qui se défendaient naturellement contre le varroa. On a depuis des années l'image romantique que l'abeille a besoin de l'apiculteur pour survivre. C'est faux! Sinon, il n'y aurait plus d'abeille mellifère sauvage. En intervenant sur sa génétique, sur ses conditions de vie et sur sa production, l'homme affaiblit un insecte qui pourtant est absolument essentiel à sa survie. Il est ensuite contraint de faire appel à des produits

chimiques pour lutter contre les effets collatéraux de ses pratiques.

Vous êtes un spécialiste du scorpion des livres, un compagnon de longue date des abeilles. Qui est-il?

C'est un symbionte de l'abeille, à savoir un parasite qui vit en symbiose avec elle. Dans la nature, une colonie est accompagnée de toute une microfaune extrêmement complexe, mais celle-ci arrive mal à survivre dans les ruches conventionnelles, raison pour laquelle beaucoup d'apiculteurs ne connaissent pas le scorpion des livres. Il est pourtant très utile, car il se nourrit d'autres parasites qui peuvent être néfastes à l'abeille, comme le varroa.

A ce stade, la situation n'est-elle pas trop grave pour s'en remettre aux mains de la nature?

Cela fait 40 ans que l'on cherche des solutions pour lutter contre le varroa et maintenir la production de miel, on n'a rien trouvé de vraiment satisfaisant. C'est une véritable catastrophe écologique. Mais quand on offre à des abeilles mellifères des conditions adaptées, avec des ruches qui imitent les troncs d'arbres, en prélevant beaucoup moins de miel, en renonçant aux produits chimiques, elles reprennent très rapidement leurs pratiques d'épouillage, quand bien même la colonie a été gérée de manière conventionnelle auparavant.

S'ils ne peuvent plus vendre le miel, pourquoi les apiculteurs seraient-ils encore intéressés à s'occuper d'abeilles?

La plupart des apiculteurs sont des idéalistes. Ils ne font pas ça pour l'argent mais par passion pour ces insectes. Or, la formation qu'ils reçoivent

ne leur permet pas de faire honneur à cet idéalisme. Ils sont malheureux. Ils voient bien que leurs colonies meurent. Ils n'aiment pas traiter à l'acide formique qui fait souffrir leurs abeilles. Il faut les informer, leur montrer qu'il y a une autre voie, qu'ils peuvent faire quelque chose pour la nature comme les gens qui posent des nichoirs à oiseaux ou à chauves-souris. Avoir des abeilles dans des conditions conformes aux besoins de l'espèce demande beaucoup moins de travail que l'apiculture «conventionnelle». C'est possible.

Est-ce à dire que nous devrions arrêter de consommer du miel?

C'est à vous de choisir. Mangez-vous de la viande produite à partir de l'exploitation intensive d'animaux? L'apiculture «conventionnelle», c'est la même chose.

Si les abeilles mellifères venaient à faillir, il nous resterait toujours les abeilles sauvages. Non?

Nous en recensons 600 espèces en Europe, dont beaucoup sont menacées (en Suisse, 10% seraient déjà éteintes, ndlr.). Comme les abeilles mellifères ont besoin d'une quantité extraordinaire de nectar pour répondre aux attentes des humains en miel, elles ont tendance à tout consommer. Les abeilles sauvages n'ont plus assez de nourriture. A Hambourg où je vis, il y a énormément de ruches. Résultat, au milieu de l'été, on trouvait déjà des abeilles sauvages mortes de faim. »

«ÊTRE APICULTEUR, C'EST AUSSI PENSER AU MIEL»

Les thèses et pratiques de Torben Schiffer sont sujettes à controverse dans le domaine de l'apiculture. Contactée, la Fédération fribourgeoise d'apiculture n'a pas désiré s'exprimer avant la conférence. Emmanuel Migy, vice-président de la section broyarde d'apiculture, a pour sa part accepté de nous parler, reconnaissant que le sujet était délicat. L'apiculteur souligne que Torben Schiffer a «une

autre philosophie», plaçant la préservation de la biodiversité au premier plan. «Je ne conteste pas son importance, mais être apiculteur, pour moi, c'est aussi penser au miel.» S'il reconnaît que le patrimoine génétique des abeilles est aujourd'hui principalement en mains humaines, il ne pense pas que les ruches utilisées soient inadaptées et ne croit pas que les abeilles soient surexploitées pour

le miel. «S'il fait beau, une abeille sortira de toute façon pour récolter le nectar.» Comme bien d'autres apiculteurs, il a perdu au cours des dernières années de nombreuses colonies. «On se pose beaucoup de questions. Il n'y a pas que le varroa, mais quels sont les autres facteurs?» Il possède 17 ruches à Rosé, ainsi qu'un tronc ruche qu'il ne traite pas... pour la biodiversité, justement. **AML**